

A. Sutzkever

LES TROIS ROSES

(extraits)

1

Tessons de soleil couchant — douce grêle
le temps sur ma langue a goût de folie.
Pierre je tourbillonne et tombe
dans l'abîme
où je cherche mon salut.

Dans ma chute je prie l'oubli
de noyer ma mémoire dans la glaise.
Au fond du gouffre je gis
dans un nid tendre de roses
lové dans les anneaux
reptiliens du rêve.

Des langues de serpents lapent ma mémoire
étouffent toute odeur
éteignent toute couleur
la lame de la nuit
tranche une artère
ouvre les vannes
par où suinte le temps.
Ma pensée ne peut
se libérer d'elle-même.
Sous les cendres de la vie éteinte
scintillent — débris
de l'image divine —
le visage de ma mère
son fichu fleuri
et ses yeux deux flammes de bougie.

2

[...]

24

3

Fléau intouchable d'une balance
oscillement sans fin
sur un des plateaux le monde à l'envers
et moi crucifié sur une porte
sur l'autre — l'éclat d'une larme.

Le monde grouille d'hommes
et ne sait ce qu'est l'homme
mais la larme unique
qui dit la mort fait pencher
le fléau de la balance.

4

Qui par la ville morte ailes déployées
court comme une volaille à demi égorgée
échappée
de la main ensanglantée du boucher
méconnaissable
enveloppé
des fumées noires de la nuit ?
Mon cœur
qui présage
et pressent le non advenu
bat la cadence de sa course
plus vite plus vite
libéré de toute mesure
cinq fois
dix fois
cent fois
plus vite
jusqu'à son but les portes du ghetto
où hurlent les mots
Achtung
Pest
Für nicht Jude verboten.
Saisi par le collet
comme un voleur
à la lumière des vitres défoncées de ses yeux

il voit :
un homme la taille d'un dé
et bien plus grand que tous
et dans sa nudité
pareil au vent.
Sa peau en vagues bleues de verre
toute transparence
révèle — terreur —
tout ce qui est caché :
ses sens tels des meurtriers
les uns aux autres enchaînés
sous les lanières rouges du fouet
se lacèrent la gorge
de leurs crocs et crient
c'est toi le coupable, toi.

L'œil droit d'un bleu d'or —
stèle pour une enfance,
tombe d'un diamant.
L'œil gauche
nuage crevé par l'éclair
œil omniscient nuage recouvert
d'une taie — l' étoile jaune.

[...]

Ghetto de Vilna, octobre 1942.

Mon souffle ma malédiction
tout instant me rend plus orphelin
orphelin que moi-même je façonne
avec des doigts que je frissonne de regarder
dans la nuit la plus noire.

Sur la chaussée du ghetto en bringuebalant
est passée une charrette remplie de chaussures
encore chaudes des pieds qui les avaient portées
cadeau effroyable des exterminés et j'ai
reconnu de ma mère la chaussure éculée
à la bouche béante ourlée de lèvres ensanglantées.

Courant derrière le convoi j'ai crié
je veux être offrande à ton amour
tomber à genoux et baiser
la poussière de ta chaussure frémissante
et la sacrer phylactère sur mon front
en prononçant ton nom.

Toutes les chaussures dans le brouillard des larmes
sont devenues chaussures de ma mère.
Et ma main tendue est retombée inerte
se refermant comme sur le vide du rêve.

Depuis ma conscience est une chaussure tordue.
Et je lui adresse ma prière comme autrefois à Dieu
prière et lamentation et attente
de nouvelles afflictions.
Et mon poème n'est plus qu'un hurlement
une corde arrachée au corps d'un autre
qui vibre à jamais pour personne.
Je suis seul.
Seul avec mes trente années — fosse où pourrissent
ce qui jadis avait pour nom
père
mère
enfant.

Ghetto de Vilna, juillet 1943.

RÉSURRECTION

J'ai cherché dans les touffes d'herbe, dans les cendres des villes
la corne de bélier pour sonner le Jour des Jours
pour éveiller à la vie tous les proches disparus.

Paroles dans mon âme pétrifiée :
écoute ma sonnerie
tout au fond de toi
pourquoi me chercher ailleurs ?

Avec les forceps
forgés par ma rage immense
j'ai arraché mon esprit du corps
comme la corne pointue
d'une bête vivante
et j'ai bramé :
debout
tessons
reprenez vie
dans le monde restauré,
laissez votre non-être dans les tombes
et levez-vous bénis,
voyez scintiller
pour vous les étoiles dans leur course.

La terre comme un fleuve
s'est écoulée avec ses herbes et pierres
et j'ai entendu la parole d'homme :
nous ne voulons pas vivre — ta terre est souillure.
Libérés enfin de la malédiction de naître
nous ne voulons pas de ton temps
aveugle boiteux
ni de tes étoiles
notre ténèbre est constellée de lumière
nous sommes le réel
toi maudite illusion disparais,
tes futiles batailles pour toujours perdues.

Une seule voix — jamais encore entendue —
son de floraison sylvestre m'appela
lointaine de nostalgie : délivre-moi mon promis.

qui es-tu pour que j'exauce ta prière ?

en langue d'herbe me fut répondu : Dieu
qui vivait jadis dans tes vers.

Moscou, 1945

Poèmes de la Mer morte (p. 357).

AUTO PORTRAIT

La ville —
lac dressé
d'effroi
sur ses pattes arrière
enserré dans des congères —
frissonnait dans le gris entrelacs de ses rides violettes
quand de mes doigts
je tentai de lisser son visage de verre.

Écho d'ombres
sons crucifiés.

Et j'allais.

Colonnes de lumière
épis brisés.

Et j'allais.

J'allais
chercher le souffle de l'homme
une parole sur des lèvres de glaise
un visage qui s'offrirait à mon regard
qui donnerait sens au monde
le délivrerait des reptiles qui le rongent...

Et j'allais.

Jadis comme par Lilith ébloui par la faim
dans un grenier j'ai dévoré une hirondelle
maintenant l'oiseau
criant vengeance
se repaît
de mes prunelles
tarit mes larmes
dans son piaillage dément.

Jadis dans une cave sur un cadavre —
feuille diaphane baignée
d'une neige phosphorescente —
ma parole s'est écrite au charbon

sur la peau de papier.
Maintenant il n'est plus de cadavre
seulement la blancheur
humiliée par les traits de charbon.

Et j'allais.

Une neige depuis longtemps déjà tombée — tombait.
Des feux follets quelque part dessinaient
ma maison
temple
dévorer d'éclairs
vague réminiscence d'un rêve d'enfance.

A claqué dans mon dos le verrou
du souffle de l'homme
et se sont enfoncés dans ma chair
les clous du silence.

Sur les sentiers neigeux du temple
un homme hagard vint à ma rencontre
comme moi vouûté
hirsute et décharné
sous les rayons d'une lune moisie.

Qui es-tu vagabond ?
et l'homme hirsute a rugi
qui es-tu ?

Me connais-tu ?
et l'autre en écho
me connais-tu ?

Es-tu mon âme ?
et tout contre moi retentit
mon âme ?

Vers sa face parcourue de rides
exultant je me suis élancé.
D'un coup mon crâne s'est facassé
et je gîsais à la lisière dans les éclats de verre brisé.

1951

Ibid. (p. 371).